

Aurélie Gérard

Légitime démence

12 avril 2023

On se tait souvent pour protéger l'autre. Du moins, c'est ce que l'on se fait croire, avant de devenir prisonnier de son silence. Car après avoir dissimulé son secret pendant dix jours, six mois, vingt ans, est-il possible de prononcer à haute et intelligible voix : « cet enfant n'est pas de toi », « j'ai renversé un piéton que j'ai laissé dans le fossé, en rentrant d'une soirée », « je couche avec une autre » ou encore « je détourne de l'argent de ma boîte pour payer les traites de la maison » ? Le temps qui passe hypothèque nos chances d'énoncer la vérité et de pouvoir ainsi infléchir le cours de notre histoire. Se décider à parler, ce serait prendre le risque d'éclabousser l'autre de la fiente du mensonge, de la tromperie ou de la lâcheté. Persuadé alors du bien-fondé de son silence, on se répète sous la douche, coincé dans les bouchons, pendant son footing ou après avoir déposé le petit dernier à l'école que « même la tête sur le billot, on ne dira rien ». Et plus les mois s'égrènent, plus on insiste : on s'enfonce, on s'enlise, à grand renfort d'anecdotes arrangées, d'histoires réinventées, de fictions assaisonnées, que l'on empile façon pyramide de Ponzi. Et pourtant... Pourtant, on a beau tenir nos lèvres serrées, enfouir nos hontes au plus profond, le corps finit toujours par nous trahir. C'est une larme qui roule sans que nous l'ayons convoquée, une bouffée d'angoisse que l'on ne parvient à contrôler ou une main moite, trop longtemps collée à une poignée. Alors, pour continuer à circuler incognito, il nous faut, comme dans un numéro de passe-passe, détourner l'attention de notre entourage dans une autre direction. Si notre scénario parvient à satisfaire les

questionnements, le tour est joué : notre famille, nos collègues, nos amis bifurqueront sur cette nouvelle voie.

« Le plus dur n'est pas de se taire, non, le plus dur est d'accepter, jour après jour, de rouler sur l'itinéraire bis de notre vie. »

C'est sur ces pensées que Marius éteignit son ordinateur. La machine poussa un dernier souffle avant sa mise hors tension, faisant écho au soupir de l'officier de police qui, lui, ne parvenait pas à chasser la sienne. Il se massa les tempes quelques instants puis fouilla dans son tiroir, à la recherche de paracétamol. L'affaire qui l'occupait depuis quarante-huit heures avait nécessité l'intervention de la section de recherche des Yvelines, ce qui avait mis ses nerfs à rude épreuve. Les collaborations étaient toujours des moments où le sens politique – qu'il aurait pu définir par « l'illusion orchestrée de la prise en compte des intérêts de chacun, combinée à une assertivité maîtrisée pour faire prévaloir les siens, ayant pour point d'orgue des arbitrages mous, destinés à ne froisser personne » – se heurtait à la nécessité d'agir vite, pour résoudre l'affaire. Le jeune homme était habité par ce sentiment d'urgence à chaque fois qu'il était appelé. Il ne niait même plus lorsqu'on lui reprochait d'en faire une affaire personnelle, car pour lui, tout était personnel ; à commencer par son engagement dans la police. Il n'imaginait pas vivre les choses différemment : une plus grande prise de recul l'aurait privé de la dose d'adrénaline qui lui semblait nécessaire pour pouvoir durer dans le métier. Son excitation naissait au creux des faits divers ; elle prenait racine au plus profond des secrets de famille, au cœur des drames conjugaux, des bagarres fratricides ou des luttes de pouvoir. Il aimait révéler les bassesses de monsieur et madame Tout-le-monde ; tenter de comprendre pourquoi, un beau jour, on basculait du mauvais côté de la barrière – même si l'explication tenait souvent au fait qu'on était né pas bien loin, de ce côté-là – et surtout, percer les mystères. Faire toute la lumière sur les mensonges et les dissimulations.

Il se laissa aller contre le dossier de son siège qui recula de quelques centimètres. Les roulettes émirent un grincement accompagné d'une traînée noire sur le sol en linoléum. Tandis qu'il tentait de l'effacer du bout de sa basket, il songea : « On laisse toujours une trace. Toujours... »

Sa nuque retrouva sa place habituelle contre l'appui-tête et les yeux clos, il fit défiler le film de l'affaire. Une fois encore, ils avaient dû remonter à la source de non-dits : des choses tues se tenaient là, juste sous la surface. Un fossé profond s'était creusé entre les membres de cette famille bourgeoise de banlieue, en apparence sans histoire. La fugue de l'adolescente avait fissuré ce bonheur simulé et, au cours des dernières heures, les vérités avaient ressurgi. Il y avait eu beaucoup de larmes, beaucoup de cris aussi.

« On boit une bière ? »

Il rouvrit les yeux et réalisa que la pièce était en partie plongée dans l'obscurité. Le ronflement continu des ordinateurs de bureau, ponctué par les crachats irréguliers de la grosse imprimante, avait presque disparu. Dans l'embrasure de la porte se tenait Benji, son collègue et meilleur ami. Grand et sec, il était vêtu d'un tee-shirt gris et d'un jean fatigué. Seules ses baskets dernier cri contrastaient avec le reste de sa tenue négligée. Elles brillaient d'un blanc presque inconvenant.

« Je range quelques trucs et je te rejoins ? »

— Ok, on se retrouve en bas ! »

Il était arrivé sans prévenir, ce moment où les lumières de bureau s'éteignaient, une à une, et où, soudain, la solitude cognait plus fort. Absorbé dans la rédaction de son rapport, Marius n'avait pas vu les heures s'écouler ni ses collègues regagner leur foyer. Les quelques pistes de la journée n'avaient rien donné et Eva, l'adolescente, ne dormirait pas dans son lit ce soir. Il rangea ses affaires, enfila son blouson et descendit les escaliers d'un pas vif. Il avait bien besoin de noyer sa frustration dans quelques pintes.

PARTIE I

*« La peur a détruit plus de choses en ce monde
que la joie n'en a créées. »*

Paul Morand

Chapitre 1

Juin 1997

Depuis ce jour d'avril, la peur débarquait en elle par poussées, écartant toute pensée, balayant toute tentative de rationalité. Valentine devait alternativement lutter contre les attaques de panique, les nausées qui envahissaient sa gorge, les mains moites l'empêchant de saisir le moindre objet, le besoin de rabattre la couette et de se cacher d'elle-même ou l'envie d'en finir. Le doute lui, s'était insinué en elle et ne la quittait pas, omniprésent et pernicieux. Avec lui, cette obsession à vouloir traquer les visages des inconnus, y chercher un détail, se méfier de tout et de tout le monde, et ne vouloir voir personne. Et entre tout cela, elle s'affairait à détourner l'attention pour, surtout, rester sous les radars. Heure après heure, seconde après seconde, elle y consacrait toute l'énergie qu'il lui restait. Dans son malheur, elle s'estimait chanceuse. Elle n'avait pas eu à chercher une justification, les autres l'avaient trouvée pour elle. C'était étrange la manière dont les événements et les choses s'étaient agencés. Il y avait d'abord eu cet état de sidération, qui l'avait privée de mots, l'empêchant – quand bien même elle l'aurait voulu – d'annoncer (et dénoncer) les faits. Passer sous silence cet épisode dramatique n'avait pas été le fruit d'une décision à proprement parler, mais plutôt la résultante

d'une incapacité à dire, combinée à un concours de circonstances. Mais n'était-ce pas cela, au fond, la vie ? Une succession d'imprévus dont il fallait tantôt jouir, tantôt s'accommoder ?

Ensuite, les choses s'étaient enchaînées, malgré elle. Le scénario avait été avancé par Gwen, sa meilleure amie, lors d'un apéro qui avait eu lieu trois jours après le drame. Ce jeudi-là, aux alentours de 18 h 30, elle avait tiré sur son *jean* pour le hisser jusqu'en haut de ses cuisses, renonçant à fermer les deux derniers boutons qui, de toute évidence, ne se rejoindraient pas. Elle s'était contentée de dissimuler le triangle de chair blanche, reliquat disgracieux de sa grossesse, sous un *sweat* emprunté à Samir. Elle évoluait dans une sorte de brouillard, qu'elle avait d'abord pris pour la continuité de la buée dans la salle de bains avant de finalement réaliser que le nuage émanait d'elle. « Secoue-toi ! » s'était-elle répétée en se mordant l'intérieur des joues. L'attaque de ses molaires avait fait jaillir les larmes sous ses paupières tandis qu'un filet de sang s'était répandu dans sa bouche pour venir tapisser sa langue. Arpentant le modeste trois-pièces, elle avait procédé à une dernière inspection : le réservoir à dosettes contenait l'équivalent de deux biberons et tout le matériel était prêt dans la cuisine. Elle avait alors attrapé son sac pendu au tiroir de la commode, prenant soin d'éviter une confrontation inutile avec le miroir de l'entrée. Un soupir venu du creux de son ventre, presque une plainte, lui avait échappé, la prenant par surprise. Elle avait tenté de le dissimuler sous un bâillement sonore, qu'elle avait accompagné d'un signe de la main à destination de son compagnon, occupé à finir de rédiger un rapport d'expertise. « Je ne rentre pas tard » lui avait-elle dit en jetant un dernier regard à Marius qui dormait dans son transat.

Le cliquetis sec de la grille de l'immeuble se refermant derrière elle l'avait fait tressaillir. D'un pas lent, elle s'était dirigée vers le métro avec une conscience aiguë de son corps : chacun de ses gestes était coûteux, chacune de ses respirations, exigeante. En poussant la porte du café, elle avait été à nouveau assaillie par des flashes : le coin de sa bouche, ses avant-bras poilus, ses doigts aux petites peaux arrachées et aux ongles rongés. Les images s'invitaient désormais vingt, trente, quarante fois par jour. Il était trop tard pour faire demi-tour et puis à quoi bon ? Valentine était

suffisamment lucide pour savoir qu'elle allait devoir vivre « avec ». Avec quoi d'ailleurs ? La honte ? La haine de soi ? Le dégoût des autres ? La nostalgie d'un bonheur durement acquis si vite arraché ? Sans doute un mélange de tout cela. La question qui demeurerait en suspens était : combien de temps pourrait-elle le supporter ?

Elle n'avait pas eu besoin de chercher son groupe de copines qui occupait la même banquette, au fond, dans le prolongement du comptoir. Même durant sa grossesse, la jeune femme avait toujours accordé une grande importance à son apparence. Cela allait avec le reste : le boulot, le conjoint et l'enfant. Elle sentit les regards de Gwen, Sophie et Lisa glisser sur elle, allant du sweat trop large qui s'échappait de son blouson pour déborder sur ses cuisses, jusqu'à ses converses, et ressentit comme une griffure. Elle aurait voulu leur dire que les choses avaient radicalement changé, que son corps qui avait toujours été, si ce n'était un allié, au moins un camarade peu encombrant, était devenu son ennemi : l'endroit par lequel le malheur arrive. Elle aurait voulu leur crier même que tous ses efforts pour se faire une place dans la société, se fondre dans la normalité, avaient été balayés en quelques minutes ; et sans doute aurait-elle pleuré sur tout ce gâchis. Les trois amies, coutumières de ses « humeurs », l'auraient fait asseoir, approvisionnée en Kleenex, et lui auraient commandé un « demi avec pas trop de mousse ». Valentine aurait alors descendu sa bière comme on dévale les escaliers, et ses amies en auraient conclu que la maternité n'avait pas eu raison de son caractère volcanique. Seulement les lèvres de la jeune femme restèrent closes. Alors, pour ne pas laisser s'installer le malaise, elle finit par leur montrer la dernière photo de Marius, prise le matin même sur sa table à langer. Les points d'interrogation logés entre les sourcils des trois jeunes femmes se transformèrent en points d'exclamation à la vue du bébé dodu et souriant. Cela donna le temps au serveur de lui déposer sa 16 à laquelle elle s'agrippa fermement ; pour s'accrocher à quelque chose ; pour tenir sa souffrance bien serrée. À peine eut-elle effleuré la mousse de ses lèvres, que Gwen lui lança : « Tu fais peut-être une dépression post-partum ? »

À ce moment-là, oui, juste à ce moment-là, une lumière s'alluma dans la noirceur de sa conscience. Valentine sentit, au creux d'elle-même, que

Vous avez aimé ces premières pages ?

Découvrez la vérité sur Valentine.

COMMANDER LE ROMAN COMPLET